

JÉRÔME MAGNIER-MORENO

LE SAUT OBLIQUE  
DE LA TRUITE

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

La citation d'Ernest Hemingway, page 54, est extraite de *Paradis perdu* suivi de *La Cinquième Colonne*, paru en 1949 aux Éditions Gallimard dans une traduction de Marcel Duhamel et d'Henri Robillot.

Celle d'Henry Thoreau, page 67, de *Walden*, paru en 2013 aux Éditions Le Mot et Le Reste, dans une traduction de Brice Matthieussent.

© Éditions Phébus, Paris, 2017

ISBN: 978-2-7529-1096-7

*à Marianne, Inès et Antoine,*

*à Véronique*



*Nick, avec la vision de ce que Cézanne ferait de la rivière et du marais, se leva et descendit dans le courant. L'eau était froide et réelle. Il se mit à avancer, entrant dans le paysage.*

Ernest Hemingway,  
*Sur l'écriture*



## SOMMAIRE

0 – Les couleurs	<i>11</i>
1 – Rouge	<i>16</i>
2 – Bleu	<i>22</i>
3 – Jaune vif	<i>28</i>
4 – Roux et zébré	<i>40</i>
5 – Bleu turquoise	<i>52</i>
6 – Vert tendre	<i>63</i>
7 – Mordorée et ornée de points rouges	<i>72</i>
8 – Noir et blanc	<i>77</i>
9 – Bleu profond	<i>87</i>





## Les couleurs

*Paris, 1<sup>er</sup> avril 2016*

Je m'attendais à des chiottes à la turque mais en fait pas du tout.

Les toilettes du cimetière Montparnasse sont au contraire d'un bon niveau malgré ce que l'on pourrait redouter en les observant de l'extérieur, avec leur allure de boxes de chevaux, de stalles en plein air, leur gratuité... J'ai l'occasion de le vérifier quand, une fois dans le cimetière (sur le chemin de la poste du boulevard Montparnasse, j'ai décidé de couper par les tombes, c'est plus court) et m'apercevant de l'aubaine que représentent ces WC publics disponibles, je décide d'y entrer, et de m'y poser, avec simplement une petite grimace liée au froid de l'inox saisissant la partie tendre de mon dessous de cuisses à l'instant où, le froc baissé, je m'assois au sein de cet abri spacieux, aéré, bénéficiant d'une lumière partiellement naturelle et pour

tout dire, quasiment digne des toilettes d'un *poolhouse* d'hôtel 4 étoiles de province.

C'est un refuge idéal pour faire ce que j'ai à y faire, en réalité, cuver ma douleur à me séparer du manuscrit que je porte au fond de mon sac à dos rouge, en trente exemplaires bien serrés les uns contre les autres.

J'aurais pu continuer à le travailler éternellement ce texte pourtant court débuté en 1999. Sans doute en partie pour prolonger et perpétuer le plaisir d'un séjour de jeunesse en Corse, probablement aussi parce que j'avais trouvé en lui un thème d'écriture qui me convenait, mais peut-être plus secrètement, je dois bien me l'avouer, comme une manière de demeurer au temps d'avant que ma mère ne meure.

Elle a lu sa première version l'année précédant la découverte de son cancer. Puis elle est morte un an plus tard, le 9 décembre 2001. À l'issue de sa lecture elle m'avait confié : « Ça m'a rassurée sur ton envie de vivre. » Quand j'ai raconté cet épisode à mon psy, il m'a dit qu'elle avait raison. Devant leur consensus, je consens à m'incliner, et il semblerait donc que je possède en moi (au moins en quantité suffisante) ce que l'on appelle communément *l'envie de vivre*. J'imagine que ma mère accordait beaucoup d'importance à ce constat puisque, elle-même ayant été malheureuse une grande partie de sa vie, elle craignait de m'avoir en quelque sorte pollué de son mal-être.

Ce roman – la seule chose qu'elle ait jamais lue de moi – j'ai continué à le façonner après sa mort, à l'écrire, à le réécrire, à m'y replonger, à le vivre et à le faire vivre si bien que ses couleurs («couleurs» au sens propre : le turquoise de ses eaux, le vert de ses forêts, le brun de ses montagnes, le bleu de sa Méditerranée) me sont bientôt devenues une forme de drogue, une palette aux nuances d'autant plus éclatantes qu'elles venaient de loin, de plus en plus loin en arrière dans le temps, et que seuls les mots me permettaient désormais d'y accéder.

Mais la couleur que j'associe sans doute de la façon la plus évidente au livre est le rouge délavé du sac à dos dans lequel je le trimballe en toutes occasions depuis des lustres. C'est comme un tandem : il y a le texte que je mets dans le sac, et le sac que je mets sur mon dos. Tout marche ensemble. Et peut-être, je n'y avais jamais pensé, est-ce afin de ne pas égarer le manuscrit que le sac lui-même est de couleur rouge ? Rouge comme les choses qu'on aime et qu'on ne veut pas perdre, auxquelles on tient particulièrement – et le fait est que je n'ai jamais perdu mon sac jusqu'à présent, ni mon texte par la même occasion –, à l'inverse de la première femme d'Hemingway, Hadley, qui s'était fait dérober une valise pleine des manuscrits de son grand écrivain dans la gare de Lyon en décembre 1922. Voulant faire plaisir à Ernest en lui apportant ses précieux documents à Lausanne afin qu'il puisse y travailler pendant leurs vacances, elle s'était fait voler la valise dans la gare. J'imagine la tête du gars Hemingway quand il a appris ça. Le coup de sang.

Mon roman, je l'ai donc emporté précautionneusement avec moi, contre mon dos, tout le temps et dans tous les lieux : dans les bus, les trains, les métros, pendant les vacances, dans les avions, dans les salles d'attente de médecins, à la plage, au restaurant, chez le kiné, au lit – partout vraiment – et même jusqu'aux toilettes du cimetière Montparnasse, aujourd'hui, où je ne peux résister à la tentation de le relire, une dernière fois, fébrilement, assis sur le trône en acier poli et brillant.

Au bout du compte, on va me l'enlever ma créature d'encre et de papier, je le redoute autant que je l'espère... mais allez, trêve d'atermoiement, il est temps de sortir de mon ultime et improvisé bureau d'écrivain pour reprendre le chemin de la poste.

Le temps est beau au-dessus du cimetière, la franche lumière printanière découpe nettement les arêtes vives des pierres tombales, révèle la germination des brins d'herbe, prodigieuse pluie de hachures phosphorescentes partie à l'assaut du moindre centimètre carré de sol disponible. Il flotte dans l'air un parfum de jacinthes dont j'aperçois d'ailleurs les délicates hampes pointer çà et là au-dessus des jardinières de granit. Elles sortent à peine de terre ces grandes fleurs rose bonbon, elles émergent de leurs bulbes, pimpantes au milieu de leurs congénères : primevères, tulipes, genêts et autres boutons-d'or. Tout ce petit monde floral se met à clignoter et à sentir bon sur fond de gris sale et poussiéreux.

Ça y est, ça repart me dis-je, comme aux lumineux jours d'avril 1999 où j'écrivais les premières lignes de ce roman. Il est de retour le printemps, avec son éternel cortège de vert tendre, son odeur sucrée de bourgeons, ses pépiements joyeux, il est là et il cadence mes pas le long des allées rectilignes du cimetière. Il fait de mes jambes des bottes de sept lieues franchissant en quelques bonds l'espace et le temps me séparant du boulevard Montparnasse.

La grande boîte jaune estampillée de son avion postal bleu est en vue, j'approche. Le sac à dos rouge coulisse le long de mon épaule et, sans m'arrêter de marcher, je desserre son cordon avant d'y plonger le bras ; mes doigts attrapent les enveloppes en papier kraft des manuscrits. Au moment où je les pousse d'une main ferme et optimiste dans la fente de la boîte aux lettres, j'entends des cris d'enfants retentir, s'envoler par-dessus les toits, en provenance d'une cour de récréation lointaine.